

La notion de terre d'accueil à travers quelques textes de la littérature coloniale italienne.

Cette présentation s'inscrit dans le cadre d'un plus ample travail mené depuis plusieurs années sur la littérature coloniale italienne<sup>1</sup>. Elle propose d'examiner l'évolution de la représentation de la terre d'accueil, au sens de terre découverte puis colonisée, où séjournent plus ou moins longtemps, voyageurs soldats ou colons italiens. Il s'agit essentiellement de territoires situés en Afrique de l'Est (c'est là que s'établira l'Empire italien avec les colonies de Somalie, Libye et Ethiopie). Mais pas seulement, car les explorateurs ou travailleurs italiens, présents partout dans le monde, ont également parcouru d'autres secteurs de l'Afrique<sup>2</sup>.

Cela nous mènera, dans une progression chronologique, et par choix arbitraire – qu'il nous soit pardonné ! - à présenter, dans leur contexte, des pages où la terre d'accueil (qui deviendra plus tard la colonie), est présentée comme un Eden par les premiers voyageurs. Nous céderons ensuite la parole à Oriani<sup>3</sup> et D'Annunzio<sup>4</sup> qui la transforment en champ d'action pour d'audacieux héros dont la mission est de lui imprimer la marque de Rome. Nous évoquerons enfin des romans représentatifs de la propagande officielle fasciste<sup>5</sup>, où la terre d'accueil n'est plus qu'un morceau de l'Italie romaine enfin rendu à la mère patrie, par ses modestes serviteurs<sup>6</sup>.

« Accoligere », du latin populaire « colligere » a une connotation positive. Le verbe implique la notion d'associer, adjoindre, réunir. Celui qui est accueilli (seul son point de vue est envisagé), imagine la terre d'accueil comme le havre qu'il attend, se croyant partant attendu ! Mais parfois le rêve se brise sur la réalité brutale : hostilité de la nature, du climat et des populations rencontrées. Le dépit génère une réplique brutale<sup>7</sup> à la mesure de la désillusion. Répondant à la brutalité par une

---

<sup>1</sup> Pour d'autres lectures voir C. Brun Moschetti, *Réminiscences africaines et littérature coloniale en Italie au vingtième siècle*, Thèse de doctorat, Paris III Sorbonne Nouvelle, 1993 – 1994.

<sup>2</sup> Parmi les textes de fiction inspirés d'un séjour dans l'Etat Indépendant du Congo, institué en 1885 par le roi de Belgique Léopold II, citons ceux du journaliste italien Arnaldo Cipolla, *Continente nero*, Ed. Vettorini, Roma, 1937 ; *Pagine africane di un esploratore*, Officina di S. Bietti, Milano, 1927 et surtout le roman *L'airone*, Vitagliano, Milano, 1925.

<sup>3</sup> A. Oriani, *Fino a Dogali*, Opera Omnia a cura di B. Mussolini, Cappelli, Bologna, 1938.

<sup>4</sup> G. D'Annunzio, *Più che l'amore*, Istituto Nazionale per la edizione di tutte le opere di Gabriele D'Annunzio, Mondadori, Milano, 1932.

<sup>5</sup> Nous ne pouvons citer tous les romans de cette période, tant parce qu'ils sont extrêmement nombreux et nécessiteraient un article à eux seuls, que parce qu'ils présentent une certaine unité dans le traitement des thèmes essentiels, savoir que le plus important pour l'Italien en terre coloniale, c'est de servir fidèlement sa patrie sans se laisser distraire par des amours exotiques ni par la recherche éperdue d'un dépassement de soi

<sup>6</sup> Là ne se borne pas, loin s'en faut toute la production de la littérature coloniale italienne. Après la guerre et la décolonisation des voix discordantes ou nostalgiques se font aussi entendre<sup>6</sup>. Elles ne se sont pas encore tues, comme en témoigne l'œuvre émouvante et en devenir d'une Erminia Dell'Oro, par exemple.

mais nous n'en parlerons pas ici.

<sup>7</sup> La littérature nous montre que la terre d'accueil peut transformer le Blanc en brute sanguinaire, tel le héros du livre de Conrad, *Au cœur des ténèbres*, ou bien qu'il peut s'y ensabler lentement et perdre peu à peu son identité et adopter coutumes et femmes de la terre étrangère, comme on le voit dans le *Roman d'un Spahi* de Pierre Loti. Dans les deux cas l'isolement du héros est total et sa fin violente, comme si la fièvre, la folie ou la mort sanctionnaient l'abandon de la patrie, mère et fiancée. L'ombre de ces deux héros plane sur nombreux textes de littérature coloniale.

légitime violence, les peuples agressés transforment aux yeux des historiens littérateurs et politiques, d'honnêtes voyageurs mus par une saine curiosité et de vulgaires aventuriers pris par l'appât du gain, en héros nationaux.

Le mythe de ses fils sacrifiés en terre lointaine de ses fils justifie un temps la nécessité de la colonisation. Puis d'autres mythes se superposent, le besoin de débouchés, de terres nouvelles pour une nation à la forte expansion démographique, par exemple, dans une combinatoire qui perdure jusqu'à la chute du fascisme et de l'empire d'outre – mer.

Ainsi, les notions de terre mère, terre d'accueil, patrie, présentes et récurrentes dans la littérature sur l'Afrique, puis la littérature coloniale italienne proprement dite, se croisent et renvoient l'une à l'autre prenant selon l'époque et l'idéologie dominante, des importances différentes.

De l'acquisition de la Baie d'Assab et de l'Afrique comme terre d'accueil des premiers voyageurs.

C'est en 1869 que l'armateur génois Rubattino acquiert la Baie d'Assab<sup>8</sup>, point de départ de l'épopée coloniale italienne. Tout comme les industriels du textile lombards, il est à la recherche de nouveaux débouchés et l'Angleterre ne va pas tarder à encourager la politique coloniale italienne en Afrique. L'historien Francesco Surdich note, à ce propos, l'importance des forces endogènes favorables à la poussée colonialiste, présentes dans la bourgeoisie italienne. Leur intérêt, précise l'historien, est surtout centré sur la croyance que l'Afrique possède un sous – sol riche de minéraux, des forêts aux bois précieux ou facilement transformables et des terres vierges où installer aisément des plantations de coton, canne à sucre, tabac, café, cacao et caoutchouc. Voici ce qu'il écrit à propos de la bourgeoisie marchande de la péninsule :

Bien que cette dernière soit bien loin d'avoir atteint en effet l'importance de celle d'autres pays plus avancés et que l'industrie italienne ne soutienne pas la comparaison avec celle de l'Angleterre de la France ou de l'Allemagne dans la recherche de nouveaux marchés, toutefois la situation géographique, les orientations de ses productions et des dispositions idéales avaient réveillé en elle l'intérêt pour les colonies<sup>9</sup>.

## Les premiers voyageurs

Alors que la bourgeoisie industrielle cherche à élargir ses frontières, la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle est l'âge d'or des voyages et des explorations. Les motivations varient selon les hommes. Les uns relèvent du rêve missionnaire ou commercial traditionnel. La majorité d'entre eux est de bonne foi et cherche à établir un contact avec les populations rencontrées en plus de l'inévitable dépassement de soi, du dépaysement ou de l'antidote à la vie étriquée, voire misérable que peut offrir l'Europe. Mais l'Italie comme l'Angleterre la France l'Allemagne ou le Portugal veut sa place au soleil et la curiosité de quelques uns finira par servir les intérêts de groupes plus puissants comme nous le verrons plus loin.

## L'Afrique des premiers voyageurs

---

<sup>8</sup> Voir note 2.

<sup>9</sup> F. Surdich, *Esploratori italiani*, I, p. 130.

Revenus sains et saufs après avoir affronté tous les dangers du continent ténébreux, les premiers voyageurs, saisis de mal d'Afrique, à peine revenus, rêvent de repartir. Ils consignent leurs souvenirs publiés dès 1870 par les Sociétés de Géographie, puis un peu plus tard, dans des collections de récits de voyages à bon marché et de large diffusion, destinées à l'édification des jeunes d'Italie. Or ces récits insistent sur des points divergents. Ils montrent à la fois l'aspect positif du Continent noir et ses aspects négatifs, justifiant dans les deux cas la présence du Blanc. Celui – ci en effet est seul capable d'exploiter des richesses que l'Indigène que l'on croit ignorant et paresseux ne peut mettre en valeur tout seul. Il s'imagine également autorisé à tirer son frère de couleur, de l'état de barbarie supposée dans lequel il se trouve.

## Le rôle des Sociétés de Géographie

Les Sociétés de Géographie, d'abord intéressées par le seul aspect scientifique des expéditions, comprennent vite tout le profit économique et politique à en tirer. C'est en 1867 que fut créée la Société Italienne de Géographie et entre 1873 et 1879, comme le souligne Francesco Surdich, le rôle de son directeur Cesare Correnti, fut d'accentuer sa vocation africaine en créant un vivier d'africanistes et en multipliant les expéditions ouvrant la voie à la colonisation italienne. Voici ce qu'écrivit Correnti :

Mais l'Afrique nous attire inexorablement. C'est une prédestination. Nous avons sous les yeux depuis tant de siècles ce livre scellé, cet horizon mystérieux qui borne notre horizon, qui rend la Méditerranée semi – barbare et force l'Italie à être la dernière frontière du monde civilisé. Il faut briser la barbarie de ces peuples, derrière laquelle il y a une nature encore plus barbare, le grand désert. Telle fut la pensée de la Rome Antique, telle est la volonté de l'Europe civilisée, tel est donc le devoir de l'Italie<sup>10</sup>.

### L'intérêt des marchands, la curiosité des lecteurs

Si d'un côté marchands et industriels rêvent de débouchés sur des terres où ils passeraient pour des bienfaiteurs, tout en se ménageant une image flatteuse aux yeux de l'opinion du monde « civilisé », les lecteurs italiens anonymes ou célèbres manifestent une grande curiosité pour les récits de voyages<sup>11</sup>. Et les deux descriptions qui suivent nous aident à comprendre leur intérêt.

---

<sup>10</sup> F. Correnti, *Bollettino della Società Italiana di Geografia*, XIII, 1875.

<sup>11</sup> Du 5 septembre 1878 à la première guerre mondiale l'éditeur Sonzogno publie un *Journal illustré des Voyages et aventures sur terre et sur mer* ; les éditions Trêves publient *Le journal populaire des voyages* etc. Parmi les lecteurs assidus et enthousiastes des récits de voyages, Edmondo De Amicis, l'auteur du populaire *Cuore* traduit assez fidèlement l'émotion des lecteurs italiens dans une lettre qu'il envoie à son éditeur en 1879, évoquant à propos des aventures de Stanley un livre que tous les Italiens devraient lire et qui remplit son âme d'une émotion qu'il n'avait plus éprouvée depuis longtemps.

L'Afrique à la fois fascinante et terrifiante offre, en effet, des paysages grandioses que viennent parfois peupler de merveilleuses créatures.

Voici comment Casati décrit le Nil au – dessus de Khartoum<sup>12</sup> :

Là le Nil se développe majestueusement sur une largeur considérable, coupé de nombreux îlots qui rendent le courant tortueux et multiplient les bras allant se perdre dans le lointain. Pour celui qui se trouve pour la première fois en présence de ce tableau, la végétation est d'une luxuriance inouïe, le sol d'une fertilité incroyable. L'acacia nilotica et les mimosée dominant, les palmiers et les tamarins abondent ; des champs de blé alternent avec des jardins à la verdure éclatante arrosés par les sakiéh et d'immenses étendues couvertes de papyrus et de vossia où bondissent d'agiles antilopes, tandis que des bandes innombrables d'oies, de canards de grues couronnées s'envolent d'une rive à l'autre, peuplent les bras et les îlots et animent le paysage entier d'une vie extraordinaire.

Voici maintenant comment Robecchi –Bricchetti présente les femmes / fleurs qui s'épanouissent au soleil de Somalie, avec leur profil grec, leurs petites mains, jambes fines et dents éclatantes :

Dans ces filles du soleil brunes et gracieuses, épanouies comme des fleurs délicates dans ces serres des tropiques, on trouve encore une rondeur de formes, des lignes pleines et une douceur d'expression charmante qui fouette furieusement le sang tant s'en dégage un charme piquant, âcre, sauvage et enivrant comme le parfum et les arômes de ces bosquets d'acacias résineux (...)

Et les yeux de ces jeunes filles ouvrent les portes de mystérieux paradis :

Grands, doux, d'un noir profond, brillants, langoureux parfois et qui toujours révèlent l'intelligence et les transports passionnés, ils donnent le frisson en suscitant des sensations inconnues et violentes<sup>13</sup>.

Mais dans l'aventure coloniale italienne, le mythe de la Belle qui attendrait son nouveau maître tout occupée du désir de lui plaire, qu'il s'applique à la terre ou à la femme, ne tient guère la route. Il se heurte à la résistance des peuples et des éléments fournissant d'autres mythes qui se nourrissent les uns des autres et justifient la poursuite de la conquête.

---

Je n'ai jamais rien lu de plus intéressant, de plus émouvant ni de plus beau que ce livre. L'Italie toute entière devrait le lire. Ce n'est pas un récit de voyage, c'est une épopée plus belle et plus grande que tous les poèmes et Henri Stanley est un homme qui honore le genre humain... J'ai tremblé et pleuré comme un enfant en lisant ces ineffables pages. Quelle belle, quelle grande chose ! Tout me semble terne en comparaison... Quels tableaux, quels épisodes, quels sentiments, quelle force ! Je ne finirais plus d'en parler. J'en ai l'âme remplie... Je n'avais éprouvé une telle émotion depuis bien longtemps<sup>11</sup>.

<sup>12</sup> Gaetano Casati, *Dieci anni in Ekuatoria*, traduction de Louis De Hessem, Firmin Didot, Paris, 1892, p. 23.

<sup>13</sup> L. Robecchi – Bricchetti, *Somalia e Benadir, prima traversata della Somalia*, Aliprandi, Milano, 1899.

En 1879, l'explorateur Giovanni Chiarini meurt en Ethiopie au cours d'une expédition dans le royaume Galla. En 1881, un autre explorateur, Giuseppe Maria Giulietti, est massacré avec la caravane qu'il conduisait en Dankalie. Sa tombe, retrouvée en 1929 par Franchetti devient le lieu d'un pieux pèlerinage, tandis que ses restes sont religieusement rapportés en Italie<sup>14</sup>. En 1884, à une vingtaine de kilomètres de l'endroit où Giulietti trouva la mort, Gustavo Bianchi est à son tour assassiné, ce qui provoque un vif émoi en Italie et sert de prétexte à la venue d'autres Italiens en quête du lieu du massacre...et de terres à coloniser. En 1897, Vittorio Bottego est tué à trois cents kilomètres d'Addis Abeba.

Ces disparitions choquent l'opinion publique<sup>15</sup>, mais c'est la défaite et la mort des soldats italiens à Dogali<sup>16</sup>, qui va marquer un véritable tournant. Jusque là :

La littérature dictée par les explorations italiennes dans le continent africain (...), n'avait été marquée par aucune composante vraiment colonialiste, pour la simple raison que le colonialisme n'était pas encore né. Miani, Casati, Cecchi, Chiarini, auteurs de divers récits de voyages, explorations et séjours africains, étaient fondamentalement animés par un désir de connaissance, éventuellement teinté d'exotisme et d'un réel besoin de contact avec la nature africaine, avec le charme de l'Afrique inconnue<sup>17</sup>

Sous la plume du lyrique Alfredo Oriani<sup>18</sup>, l'épisode fonde le mythe d'une nécessaire reconquête italienne. L'Italie a trouvé ses héros : les humbles soldats tombés sur la « colline aride et grise, immense autel qui attendait immobile depuis des siècles le sacrifice imminent » ont dans les veines le sang des hommes du Risorgimento. « Pâles comme les statues et comme elles immobiles », ils ne sont pas morts inutilement. Ils montrent la route à suivre, le retour de l'Italie vers l'Afrique. La « rédemption de l'Afrique » est une mission qui revient de droit à l'Italie. « L'Italie par deux fois le centre du monde (...) ne peut se soustraire à cette œuvre de civilisation universelle<sup>19</sup> »

---

<sup>14</sup> En 1929, le retour du corps de Giulietti constitue une nouvelle occasion de raviver les revendications de l'Italie à un empire colonial à l'établissement duquel il est insupportable que ses plus vaillants fils aient en vain sacrifié leur vie.

<sup>15</sup> La figure de l'explorateur et celle du pionnier, à commencer par Stanley, nous l'avons dit, était devenue un mythe et un modèle à proposer aux jeunes comme un concentré d'esprit de sacrifice, soif de connaître et mépris du danger. En 1882, l'explorateur Emilio Cecchi parvenait à faire trembler et pleurer un auditoire romain au récit de ses aventures éthiopiennes. On imagine aisément le bouleversement que la mort de tels hommes, massacrés, laissés sans sépulture pouvait causer, surtout quand la plume lyrique de maîtres comme Oriani s'en mêlait !

<sup>16</sup> Une colonne italienne partie occuper Massaouah est battue par les troupes du ras Alula, le 26 janvier 1887. Cette défaite coûte sa place au ministre des affaires étrangères et voit s'opposer les partisans de l'occupation italienne comme Oriani et ses opposants qui, tel Carducci, s'y opposent farouchement, tout en gardant pour les voyageurs une profonde admiration.

<sup>17</sup> Riccardo Scrivano, *Letteratura e colonialismo*, p. 655.

<sup>18</sup> A. Oriani, *Fino a Dogali*, Opera omnia a cura di Bento Mussolini, Cappelli, Bologna, 1938, pp. 319-372.

<sup>19</sup> Id., pp. 338-39.

Défaite militaire transformée en revanche idéologique de la bourgeoisie, Dogali est un signal fort envoyé au gouvernement. Il doit prendre ses responsabilités et assumer pleinement sa tâche. L'aventure coloniale a commencé<sup>20</sup>.

Transfiguration d'un aventurier sans scrupules : Vittorio Bottego vu par D'Annunzio.

Pour D'Annunzio la mythification du héros ne concerne pas les soldats inconnus morts loin de leur terre natale, mais le surhomme dont il fait le héros de *Più che l'amore*, Vittorio Bottego<sup>21</sup>. Représenté à Rome en 1906, ce drame qualifié de tragédie moderne, met en scène Corrado Brandi, jeune homme à peine rentré de la région du Lac Rodolphe, aujourd'hui Lac Turkana, au nord du Kenya, et incapable de se réadapter à la vie romaine trop routinière pour son esprit aventureux. Rongé par le désir d'errer dans des espaces toujours plus vastes et de repartir sur les traces de ses ancêtres romains, il a pour mission de rappeler à l'Italie, également patrie des grands navigateurs, qu'elle doit propager sa civilisation au-delà de toute frontière et marquer le sol de l'empreinte latine. Voici ce que déclare ce fils d'Ulysse mâtiné de surhomme nietzschéen :

Au lieu d'attendre d'un bureaucrate endormi le permis de m'immoler, je pourrais devenir constructeur de villes sur des terres de conquête, retrouver l'architecture coloniale que les Romains implantèrent dans l'Afrique des Scipions (...). J'ai mon idée (...) une expression romaine à rendre italienne *teneo te Africa*. Ah si tu pouvais comprendre ! Ah si tu avais éprouvé une seule fois ce que j'éprouvai en (...) marquant le sol inconnu de l'empreinte latine<sup>22</sup>.

Or, le personnage de Corrado Brandi, fut inspiré par Vittorio Bottego<sup>23</sup>, tué en Ethiopie à trois cents kilomètres d'Addis Abeba en 1897, pour avoir refusé de négocier la présence italienne. Pour

---

<sup>20</sup> La voix tonitruante d'Oriani suffit peut-être à étouffer les propos plus mesurés et plus conformes à l'idéal du Risorgimento du poète Carducci pourtant sensible lui aussi aux charmes des récits de voyages comme en témoigne la lettre envoyée à Franzoj Carducci refusa l'invitation à écrire une composition lyrique en l'honneur des morts de Dogali et marqua son opposition à la guerre d'Abyssinie dans une lettre au maire de Rome publiée dans le *Resto del Carlino* du 19 mai 1887. Il dénonça sans pitié l'hypocrisie du gouvernement qui utilisait les morts de Dogali comme des victimes alors qu'ils étaient les victimes innocentes de l'agression et resta insensible aux charmes de l'aventure coloniale, en laquelle il ne voyait que chimères.

Gabriele D'Annunzio, *Più che l'amore*, Istituto nazionale per la diffusione di tutte le opere di D'Annunzio, Mondadori, Milano, 1932.

<sup>22</sup> Id., p. 28.

<sup>23</sup> Premier européen à parcourir entièrement le chemin côtier de Massaouah à Assab et à explorer le bassin du Juba, Bottego meurt abandonné par le gouvernement italien après la défaite d'Adoua. Cette date marque aussi le retrait d'Afrique de la Société de Géographie à laquelle il était attaché. La Société d'exploration commerciale en Afrique ne tardera pas à se retirer également et cette double désaffection va faire perdre aux vieilles sociétés la fonction de stimulation qu'elles avaient dans la formation de l'idéologie coloniale. D'autres instances vont prendre le relais, passant notamment par la littérature jusqu'à ce que soit proclamée, dans les années 20, la nécessité d'une littérature coloniale capable de donner aux Italiens, qui en sont tellement privés ! une conscience coloniale.

Angelo Del Boca<sup>24</sup>, c'était un aventurier impitoyable, traçant sa route « au son du fusil » parfait illustrateur de « l'absurdité, incohérence et dilettantisme de la politique de Crispi ». Pour D'Annunzio, Corrado, qui rejette son époque et le médiocre contexte où il vit ; régénéré par l'Afrique, tout comme les premiers voyageurs, il constitue un modèle idéal pour ses contemporains. Il devient le parangon de la noblesse morale et du courage désintéressé.

A la recherche d'une conscience coloniale. Les romans de la propagande fasciste

Le mythe du colon désintéressé et généreux a la vie dure. La littérature italienne de propagande, comme les autres littératures coloniales, charge le blanc de toutes les qualités. Quant à la terre d'accueil, elle devient, un morceau arraché à la terre latine et qu'il est juste de revendiquer. Le surhomme laisse la place à l'humble soldat ou au courageux colon à qui suffit pour toute gloire de servir sa patrie et le Duce. Le rêve, l'exotisme ne sont plus de mise. Le romancier qui remporte, en 1926, le prix de littérature coloniale, Mario Dei Gaslini<sup>25</sup>, avec *Piccolo amore beduino*, est un illustre inconnu. Il n'a pas fait d'études classiques. Il est avant tout un soldat. Son roman, raconte les amours contrariées d'un jeune militaire italien pour une jolie bédouine à laquelle il doit renoncer pour suivre son régiment. C'est une trame que l'on recroisera dans les autres romans de la même période. L'obéissance aux ordres, l'importance de la patrie à laquelle tout autre sentiment est sacrifié l'emportent sur l'évocation des amours exotiques. D'ailleurs l'exotisme est progressivement évacué jusqu'à vouloir transformer la littérature coloniale en instrument destiné à faire connaître les mœurs et passions des Indigènes et non les coutumes des Blancs et leurs amours à la Loti

Le colon, doit, par ailleurs, se méfier de la femme indigène. Le personnage central du roman plusieurs fois réédité de Milanese<sup>26</sup>, le piémontais Albertenghi, l'apprend à ses dépens ( il doit d'ailleurs redouter tout autant l'Italienne trop émancipée !). Sur la terre libyenne qu'il modèle de sa main, il lui faut une épouse blanche, soumise et effacée, capable de le seconder dans sa tâche, semblables à celles que décrit Augusta Perricone Viola<sup>27</sup>. Ensemble ils transformeraient totalement la colonie :

On construirait des routes ...d'autres foyers de vie naîtraient... D'autres colons comme lui, Albertenghi, accourraient pour faire reflourir d'immenses étendues de terre... Et qui sait si un jour, une Italie plus forte, héritière directe de Rome, n'éclipserait pas Lebda l'arabe pour faire revivre

---

<sup>24</sup> A. Del Boca, *Gli Italiani in Africa Orientale. Dall'unità alla marcia su Roma*, Mondadori, Milano, 1992, p. 748.

<sup>25</sup> C'est en mars 1926, que Mario Dei Gaslini gagne le prix de Littérature coloniale mis au concours par le gouvernement italien à l'instigation du ministre des colonies Luigi Federzoni, avec le roman *Piccolo amore beduino*, L'Eroica, Milano.

<sup>26</sup> Guido Milanese, *La sperduta di Allah*, Mondadori, Milano, 1926. Réédité en 1927, 1933, 1938, 1954 !

<sup>27</sup> Augusta Perricone Viola prend la défense des femmes de Somalie qu'elle a rencontrées et qui lui paraissent souffrir à la fois des mauvais traitements que lui inflige la sévérité de la loi islamique et de la légèreté des Occidentaux qui les considèrent comme de simples objets de plaisir, cf. *Donne e non bambole*, Cappelli, Bologna, 1930 ou encore *Ricordi somali*, Cappelli, Bologna, 1935. En pénétrant dans les intérieurs où l'homme blanc n'a pas accès, la femme fasciste joue son rôle auprès de « son » homme et de la femme indigène dont elle est censée devenir l'amie et la protectrice.

Leptis Magna la romaine, en répandant de nouveau son auguste nom à travers le monde. Il imaginait le sable remué, l'anxiété conjurée par le travail, l'apparition des marbres (...) Des voitures amèneraient à grande vitesse, là où s'élevaient aujourd'hui les dunes, l'admiration béate des peuples modernes ...<sup>28</sup>

Parvenus au terme de ce rapide parcours, nous avons vu la terre d'accueil subir bien des vicissitudes. Paradis terrestre se révélant enfer, champ d'honneur où périssent de valeureux soldats ou de sombres aventuriers transformés en héros par l'imagination ou la propagande, elle devient la pièce manquante au grand empire romain retrouvé. Rêve trahi, terres violées, populations agressées, exploitées, guerres défensives, agression coloniale... telle est la réalité que masquent habilement des mythes en permanente évolution et s'engendrant l'un l'autre. Peut – être la terre d'accueil n'existe – elle que dans les imaginations des voyageurs et des colons ?

Ne serait il pas temps de dépasser cette violence et, dans notre errance sans fin, d'imaginer une « terre patrie » dont chaque homme serait citoyen ? C'est peut-être l'enseignement à tirer de ces pages un peu poussiéreuses et qui pourtant, mutatis mutandis, évoquent parfois notre brûlante actualité tant il est vrai, comme le suggère Edgar Morin :

citation

qu'il n'y a pas de paradis passé à retrouver, pas de paradis futur à édifier, pas de fin de l'histoire, pas de Terre Promise (...) L'Avenir radieux doit mourir. Il porte la mort. La voie du devenir reste ouverte<sup>29</sup>.

---

<sup>28</sup> id., p. 119-120.

<sup>29</sup> E. Morin, *La complexité humaine*, Champs –L'Essentiel, Flammarion, Paris, 1994, p. 344 –345.